

PER
Z-5220

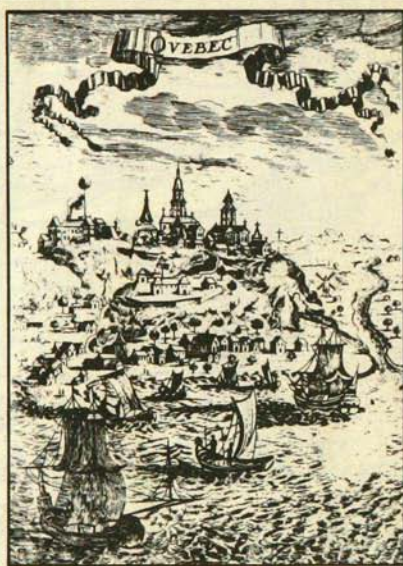
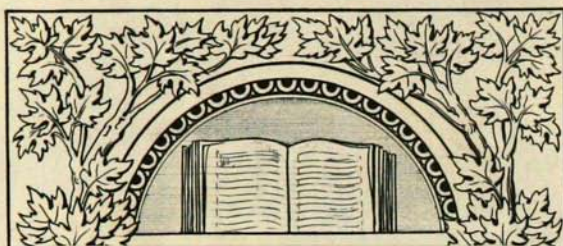
**LA LITTÉRATURE
AUX BREVETS DE CAPACITÉ**



**BREVET ÉLÉMENTAIRE
PROGRAMME DE 1928-1929-1930**



**CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME
MONTRÉAL**



Bibliothèque Nationale du Québec

AL

Gertrude Gaulin

LA LITTÉRATURE
AUX BREVETS DE CAPACITÉ

371.13

L718 br

Ex. 2

(8)



BREVET ÉLÉMENTAIRE

PROGRAMME DE 1928-1929-1930



CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME
MONTREAL

Don de Rene Pese, 11 mai 1948

LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé! bonjour, Monsieur du Corbeau :
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit et dit : « Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LA FONTAINE (Livre I, fable 2).

Questionnaire

1. Qu'est-ce qu'une fable?
2. La fable est-elle un genre très ancien?
3. D'où est tirée la fable que vous avez à étudier?
4. Rétablissez-en le plan (tableau synoptique)
5. Montrez la variété du style dans cette fable.
6. Y a-t-il des figures? Indiquez-les.

7. Cette fable est écrite en vers libres : cette irrégularité apparente vous semble-t-elle un défaut ou une qualité ? dites pourquoi.

8. Que pensez-vous de la morale de cette fable ?

9. Expliquez les expressions et les mots suivants : maître, perché, alléché, à peu près, sans mentir, ramage, se rapporte, phénix, proie, mon bon Monsieur, aux dépens de.

10. Analysez grammaticalement les mots en italiques : Tenait *en* son bec — S'*en* saisit — Qu'on *ne* l'y prendrait *plus*.

11. Nombre et nature des propositions dans le premier discours du renard.

COMPOSITION. — 1o Dans la fable de La Fontaine : *Le corbeau et le renard*, voudriez-vous jouer le rôle du corbeau ou celui du renard ? ou bien ni l'un ni l'autre ? Dites pourquoi.

2o Après avoir lu la fable d'Esope et celle de La Fontaine, dites pourquoi la dernière vous paraît supérieure à l'autre.

« Un corbeau ayant dérobé de la viande alla se percher sur un arbre ; un renard qui l'avait vu, désirant s'emparer de la viande, se dressa sur ses pattes et lui fit compliment sur sa beauté et sur sa haute taille : il ajouta que plus que tout autre il méritait d'être roi, et que cela ne pourrait manquer d'arriver s'il avait de la voix. Le corbeau, voulant faire voir au renard qu'il a aussi une belle voix, lâche la viande et pousse de grands cris ; l'autre courut vers l'arbre et s'étant emparé de la viande, il dit : « O corbeau, tu as toutes les qualités ; acquiers seulement de l'esprit. »

Cette fable convient bien à l'homme de peu d'esprit.

ESOPE.

LE LOUP ET LE CHIEN

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le matin était de taille
A se défendre hardiment.

Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.

« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.

Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y sont misérables.

Cancres, hères et pauvres diables,

Dont la condition est de mourir de faim.

Car quoi? rien d'assuré, point de franche lippée,
Tout à la pointe de l'épée.

Suivez-moi: vous aurez un bien meilleur destin. »

Le loup reprit: « Que me faudra-t-il faire?

— Presque rien, dit le chien: donner la chasse aux gens
Portants bâtons et mendiants;

Flatter ceux du logis; à son maître complaire:

Moyennant quoi votre salaire

Sera force reliefs de toutes les façons,

Os de poulets, os de pigeons,

Sans parler de mainte caresse. »

Le loup déjà se forge une félicité

Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.

« Qu'est-ce là? lui dit-il.—Rien.—Quoi? rien?—Peu de chose.

— Mais encor? — Le collier dont je suis attaché

De ce que vous voyez est peut-être la cause.

— Attaché? dit le loup: vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?

— Il importe si bien que, de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

LA FONTAINE, (Livre I, fable 5).

Questionnaire

1. D'où cette fable est-elle extraite?
2. Quelle en est l'idée générale?
3. Quels sont les vers qui la résument?
4. Exposer le plan de la fable.
5. Comment le dogue plaide-t-il auprès du loup en faveur de la vie facile?
6. Quelle est d'abord l'attitude du loup?
7. Dites comment cette attitude prépare bien le dénouement.
8. A quel genre littéraire cette fable se rattache-t-elle?
9. Analysez-en les vers.
10. Caractérisez le style de cette fable apportant des exemples qui illustrent vos affirmations.
11. Faites le portrait physique et moral du loup de la fable étudiée.
12. Relevez dans la fable dix mots et huit expressions qui font image.
13. Donnez: a) la définition, b) les dérivés, c) les composés des mots suivants: Loup, Relief, Forger, Fourvoyer, Matin, Embonpoint.

14. Faire l'analyse grammaticale des « *que* » contenus dans la fable.

15. Analyser logiquement :

« Le collier dont je suis attaché,
De ce que vous voyez est peut-être la cause. »

16. Quelle remarque faites-vous sur l'orthographe des mots : Portants et mendiants ?

17. Trouvez les expressions courantes ou locutions proverbiales où entre le mot *loup*.

18. Composition.—Apprécier la conduite du loup de la fable. Terminer en faisant une application de la leçon dégagée de cette conduite.

19. Courte biographie de l'auteur.

LA BESACE

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son *composé* quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur :
Je mettrai remède à la chose.

Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause.

Voyez ces animaux ; faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.

Etes-vous satisfait ? — Moi ? dit-il, ; pourquoi non ?

N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;

Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;

Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »

L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.

Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;

Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor

Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;

Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son *appétit*
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le *ciron* trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricant souverain
Nous créa *besaciers* tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

LA FONTAINE (Fable VII, livre I).

Questionnaire

1. D'où est tirée la fable intitulée « la besace » ?
2. Où se retrouve l'idée générale de cette fable ?
3. Donnez un court parallèle des trois sources de cette idée.
4. Quelle est cette idée générale ?
5. Quels vers la résument dans la fable ?
6. Comment La Fontaine met-il en relief l'injuste suffisance des hommes ?
7. Quelle qualité pouvez-vous signaler dans l'invention de cette fable ?
8. Comment La Fontaine explique-t-il la suffisance des hommes ?

9. Quelle explication opposeriez-vous à celle de La Fontaine?

10. Déterminez, par le nombre de vers et par les idées qui y sont contenues, l'exposition, le noeud et la conclusion dans la fable.

11. A quel genre se rattache la fable?

12. Pourquoi?

13. Par quel procédé la fable instruit-elle?

14. Que dites-vous de la rime dans cette fable?

15. Qu'est-ce qu'une rime riche? une rime suffisante? une rime vicieuse? Tirez de la fable étudiée des exemples des trois.

16. Caractérisez le style dans la fable étudiée.

17. Donnez, en les expliquant, trois expressions pour illustrer chacune de ces qualités.

18. Définissez les mots soulignés.

19. Comment exprimeriez-vous aujourd'hui ces phrases de la fable ci-dessus: « s'il me veut croire... qu'il s'allait plaindre... »? Expliquez la construction de La Fontaine.

20. Quelle est la fonction de *ce* dans l'expression: « tout *ce* que nous sommes »?

Analysez grammaticalement et logiquement: « Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »

Dites de La Fontaine: *a*) sa nationalité; *b*) le siècle où il a vécu; *c*) les années de sa naissance et de sa mort; *d*) ses oeuvres; *e*) son style.

Composition.—Sujet proposé (Cours supérieur): Parallèle entre la fable étudiée et le passage du saint Evangile cité dans l'analyse.

Canevas: Après avoir cité le texte évangélique: « Pourquoi regardes-tu la paille dans l'oeil de ton frère, tandis que tu ne vois pas la poutre qui est dans ton oeil? Comment peux-tu dire

à ton frère : permets que j'ôte cette paille de ton oeil, toi qui ne vois pas une poutre dans le tien ? Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton oeil, et alors tu penseras à ôter la paille de l'oeil de ton frère », et faisant un rapprochement avec la fable étudiée, M. Le Bidois remarque : « Ici, outre la différence du symbole, il y a une différence dans l'inspiration et l'accent. » Développez cette affirmation.

Sujet proposé (Cours élémentaire) : Illustrer, dans un récit emprunté à la vie courante, la fable étudiée et conclure en déduisant de la fable une morale pratique.

LA MORT ET LE BÛCHERON

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée
Lui font, d'un malheureux, la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère. »
Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

LA FONTAINE.

Questionnaire

1. Quelle idée La Fontaine s'est-il proposé d'illustrer dans cette fable?
2. Pourquoi a-t-il choisi comme personnage un pauvre bûcheron?
3. Quel plan a suivi l'auteur? (tableau synoptique).
4. Quelles qualités de style remarquez-vous dans *l'exposition*?
5. Le *noeud* est-il amené naturellement?
6. Comment La Fontaine nous prépare-t-il à entendre le vieillard appeler la mort?
7. Le dénouement est-il prévu?
8. Pourquoi La Fontaine ne décrit-il pas la mort?
9. Montrez que les mots employés par La Fontaine sont parfaitement adaptés à l'idée qu'il veut nous donner du bûcheron.
10. Expliquez les mots: ramée, faix, chaumine, enfumée, fagot, machine ronde, soldats, impôt, créancier, corvée, trépas, bouger, devise.
11. Donner les règles qui concernent le mot *tout*.
12. Analyser les noms et les pronoms des quatre derniers vers.
13. Dire la nature des propositions dans les vers 13 à 16.
14. COMPOSITION. — Comparer la fable d'Esopé « Le vieillard et la mort » et celle de La Fontaine « La mort et le bûcheron ».

TEXTE D'ESOPE

Un vieillard, ayant coupé du bois dans la forêt, le portait sur son dos et marchait depuis longtemps. Fatigué par la longueur de la route, il met bas son fardeau et appelle la mort à

son secours. La Mort vient, lui demande pourquoi il l'a appelée, et le vieillard répondit : « Pour que tu m'aides à charger ce bois ». Cette fable montre que tous les hommes, même malheureux, sont attachés à l'existence.

LE LOUP ET LA CIGOGNE

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe ; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os ; puis pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
« Votre salaire ? dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
Allez, vous êtes une ingrante :
Ne tombez jamais sous ma patte. »

LA FONTAINE, III, 9.

Questionnaire

1. A quels auteurs La Fontaine a-t-il emprunté le sujet de cette fable ?
2. Quelle est l'idée générale qui s'en dégage ?—La Fontaine l'exprime-t-il ?—pourquoi ?— Phèdre et Esope l'ont-ils exprimée ?—pourquoi ?

3. Comment La Fontaine débute-t-il?—Expliquez ce vers.
4. Cette fable étant une narration, montrez quelle en est :
a) l'invention, *b)* le noeud, *c)* le dénouement.
5. Pouvez-vous trouver quels sont les caractères dominants de la cigogne en étudiant sa conduite?
6. La charité de la cigogne est-elle parfaitement désintéressée?
7. Rétablissez le plan suivi par La Fontaine (tableau synoptique).
8. Montrez par l'étude des huit premiers vers que le style de cette fable est naturel et concis.
9. Pourquoi La Fontaine note-t-il que le loup ne pouvait crier?—Pourquoi ne dépeint-il pas la cigogne?
10. Quels procédés emploie La Fontaine pour mieux exprimer la surprise du loup et son ingratitude?
11. Prouvez que la versification de cette fable s'adapte parfaitement à tous les besoins de l'action.
12. Relevez deux inversions, deux exclamations, deux interrogations.
13. Que pensez-vous de la moralité de cette fable?
14. Expliquez les mots : frairie, gloutonnement, penser, de bonheur, bon tour, salaire, commère.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.

« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents;
Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver: vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'ôut:
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an.
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE (livre V, fable 9).

Questionnaire

1. Qu'est-ce qu'une fable? Est-ce un genre très ancien?
2. A quel recueil de La Fontaine est emprunté cette fable?
A qui ce recueil était-il dédié?
3. Quelle est l'idée-mère de ce petit récit?
4. En combien de parties se divise la narration?
5. Quel mot de l'exposition éveille surtout notre intérêt?
6. Comment l'auteur aiguise-t-il notre curiosité dans le noeud?
7. Le dénouement nous surprend-il?
8. Rétablissez le plan de la fable.
9. La leçon donnée par La Fontaine est-elle encore pratique? Nous surprend-elle sous la plume du fabuliste français?
10. Comparez, du double point de vue du fond et de la forme, la fable de La Fontaine et celle d'Esopé qui lui a servi de modèle:

« Un laboureur étant sur le point de mourir et voulant que ses fils devinssent de bons agriculteurs, les appela auprès de lui et leur dit : « Mes enfants, je vais bientôt mourir, mais si vous cherchez dans la vigne les choses qui ont été cachées par moi et pour moi, vous les trouverez. » Les enfants, persuadés qu'un trésor y avait été enfoui, retournèrent, après la mort de leur père, tout le sol de la vigne : de trésor, ils n'en trouvèrent pas, mais la vigne, ayant été bien travaillée, produisit beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Cette fable montre que pour les hommes, le travail est un trésor. »

11. Expliquez : fonds, dès qu'on aura fait l'ôut, héritage, deçà, delà.

12. Quelle est la fonction de *en* dans : « Vous en viendrez à bout », et dans « Il *en* rapporta davantage ».

13. Que pensez-vous de ces deux expressions : « Les fils *vous* retournent le champ », et « Ne passe et repasse » ?

COMPOSITION. — Après la moisson, un des fils du laboureur écrit à un ami et lui raconte ce qui s'est passé. Il parle avec émotion de la tendresse prévoyante du père qui a mis ses fils en garde contre l'oisiveté et leur a fait comprendre la valeur du travail. Il raconte les projets qu'il faisait en cherchant le trésor, ceux qu'il fait maintenant qu'il sait où se trouve le vrai bonheur.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.

Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point

Sitôt que moi ce but. — Sitôt ? êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger.

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

— Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part ; elle s'évertue ;
Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains ; la tortue arriva la première.
« Hé bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce,
Si vous portiez une maison ? »

LA FONTAINE (Livre I, fable V).

Questionnaire

1. A qui La Fontaine a-t-il emprunté le sujet de cette fable ?
2. Quelle en est l'idée principale ?
3. Rétablissez le plan suivi par l'auteur.

4. Les personnages sont-ils bien choisis? pourquoi?

5. Montrez que le caractère du lièvre et celui de la tortue se soutiennent pendant toute la narration.

6. Comment l'auteur manifeste-t-il son intention de concentrer toute notre attention sur les deux personnages choisis?

7. Citez quelques réparties très fines.

8. Faites les remarques que vous suggère la versification de cette fable.

9. Montrez, par quelques exemples, a) que le style de cette fable est pittoresque, b) que le tour en est très vif, c) que le rythme est parfaitement adapté à l'idée.

10. Citez les principales figures qui se rencontrent dans ce petit récit.

11. Expliquez: Calendes, grain, ellébore, enjeu, s'évertue, carrière, arpenter.

12. a) Indiquez la différence entre *près de* et *prêt à*. b) Comment s'écrit *tout* devant *autre*?

13. Analyser les quatre premiers pronoms de la fable, et la riposte: « Sitôt? êtes-vous sage? »

14. Analysez logiquement: Sage ou non, je parie encore.

COMPOSITION. — *Sujet d'imitation*: Inventer et écrire une narration dont la conclusion naturelle sera celle de la fable étudiée:

Rien ne sert de courir; il faut partir à point.

LE HÉRON

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.

Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente *ainsi qu'*aux plus beaux jours.
Ma commère la carpe *y* faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre,
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
Après quelques *moments*, l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux,
Comme le rat du bon Horace.
« Moi, des tanches ! dit-il ; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon,
« Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise ! »
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.
Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner.

LA FONTAINE (livre VII, fable 4).

Questionnaire

1. D'où cette fable est-elle extraite ?
2. Quelle en est l'idée générale ?
3. Etablissez le plan de cette fable.
4. A quel genre littéraire appartient la fable ? Quels ouvrages comprend ce genre ?

5. Etudiez la versification de cette fable du point de vue de la mesure et de la disposition des rimes.

6. Comment le style de cette fable peut-il être dit : a) naturel ; b) précis ; c) varié ? Appuyez ce jugement d'exemples pris dans le texte, après avoir défini ces qualités du style.

7. Définissez les mots suivants : Héron ; Carpe ; Brochet ; Régime ; Tanche ; Goujon ; Limaçon ; Horace.

8. Cherchez les mots dont on donne la signification. Ces mots se rattachent au texte étudié : Cheville de fer qui sert à lier ? — Sculpteur français de la Renaissance ? — Jeune carpe ? — Squelette du poignet ? — Qui appartient à Horace ? — Petit brochet ?

9. Analysez grammaticalement les mots suivants tirés de la fable : Ses—Où—Cou—Ainsi que—Y—Moments.

10. Analysez logiquement :

« Moi, des tanches ! dit-il, moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère ! »

11. Faites le relevé des propositions complétives de la fable.

12. Traduire la fable en prose (Phrases courtes et sans l'emploi du pronom ou de la conjonction « que »).

COMPOSITION FRANÇAISE (sujet d'imitation) : La suffisance punie.

Canevas : Gabrielle se fait remarquer par une sotte suffisance. Elle passe l'été à Z. . . campagne de la province. . . Un jour, Gabrielle se dirige seule vers le village. Un orage prochain s'annonce. Germaine X. . . passe en automobile avec son père. C'est une compagne de classe, non de vacances. Gabrielle Y. . . trop indépendante et trop fière refuse l'invitation de monter avec elle. Elle marchera vite et évitera la pluie.

Un omnibus-automobile ramène les gens de Montréal ou de . . . à la campagne de Z. . . Gabrielle Y. . . dédaigne de prendre place avec la foule. . .

Le tonnerre gronde. C'est l'orage, la pluie torrentielle. Gabrielle Y. . . a peur. Un bon paysan, revenant du marché, lui offre une place dans son tombereau. . . Gabrielle ne se fait pas prier. Elle est « tout heureuse et tout aise » d'y monter et de s'asseoir sur une boîte, sous un parapluie rustique. . .

« Ne soyons pas si difficiles. »

LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara ; c'est une rusée.
Le maître était absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
« O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître,
Dit l'animal chassé du paternel logis.
O là ! Madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où, lui-même, il n'entraît qu'en rampant.
« Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »

Jean Lapin alléguait la coutume et l'usage :

« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?

— Or bien, sans crier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,

Un chat faisant la chattemite,

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,

Arbitre expert sur tous les cas.

Jean Lapin pour juge l'agréa.

Les voilà tous deux arrivés

Devant Sa Majesté fourrée,

Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,

Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause. »

Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,

Grippeminaud, le bon apôtre,

Jetant des deux côtés la griffe en même temps,

Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois

Les petits souverains se rapportants aux rois.

LA FONTAINE (livre VII, fable 16).

Questionnaire

1. D'où cette fable est-elle extraite ?
2. A qui l'auteur en a-t-il emprunté le sujet ?
3. Faites le résumé des idées de la fable.
4. a) Quelles en sont les divisions ? b) Mettez le plan en tableau synoptique.
5. Quels sont les personnages en scène dans cette fable ?
6. Quel portrait La Fontaine trace-t-il de la belette ?

7. Quel portrait trace-t-il du lapin?

8. Les discours de Jeannot Lapin sont-ils en rapport avec son caractère? Prouvez-le.

9. Quel est le caractère du chat? Etudiez ses actions et ses paroles du point de vue de ce caractère.

10. Comment le style de cette fable peut-il être dit a) naturel; b) vivant; c) coloré?

11. Expliquez l'emploi des mots suivants dans la fable : Palais; S'empara; Pénates; Faire sa cour à l'Aurore; Souter-rains séjours; Mettre le nez; Fenêtre; Sans trompette; Au premier occupant; Faire l'octroi; Coutume; Usages; Maître et seigneur; Raminagrobis et Grippeminaud; Ermite; Chatte-mite; Un saint homme de chat; Arbitre expert; Sa Majesté fourrée; Le bon apôtre.

12. Quelles remarques faites-vous sur les expressions suivantes: O là; Rapportons-nous. Un saint homme de chat. L'un et l'autre approcha. Se rapportants.

13. Quelle est la morale de cette fable?

SUJET DE COMPOSITION: Le lapin, la belette et les rats.

Canevas: Vous supposerez que le lapin met sa menace à exécution. Il va recruter une armée de rats pour chasser la belette de sa demeure. Les rats arrivent; présentez-les, divers de taille, d'allure, de couleur, de courage. Excités par Jean Lapin, ils attaquent la belette qui s'est fortifiée dans son trou. Elle finit par être vaincue et mise à mort. Le chef des rats, pour se payer de sa peine, s'installe dans le « palais » de Jean Lapin.

Vous tirerez la morale que comporte cette histoire.

LES ALCYONS

Pendant que les alcyons bâtissent leurs nids, et que leurs petits sont encore trop tendres pour supporter l'effort des secousses des vagues, Dieu en a soin et leur est pitoyable, empêchant la mer de les enlever et saisir. Et donc cette souveraine bonté assurera le nid de nos cœurs pour son saint amour, contre tous les assauts du monde, où il nous garantira d'être assaillis.

Ah ! que j'aime ces oiseaux qui sont environnés d'eau, et ne vivent que d'air ; qui se cachent en mer et ne voient que le ciel ! Ils nagent comme poissons, et chantent comme oiseaux ; et ce qui me plaît, c'est que l'ancre est jetée du côté d'en haut, et non du côté d'en bas pour les affermir contre les vagues.

Le doux Jésus veuille nous rendre tels, qu'environnés du monde et de la chair, nous vivions de l'esprit ; que parmi les vanités de la terre, nous visions toujours au ciel ; que, vivant avec les hommes, nous le louions avec les anges ; et que l'affermissement de nos espérances soit toujours en haut et au paradis.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Questionnaire

1. D'où est tirée cette page. ?
2. Rétablissez le plan suivi par l'auteur.
3. Montrez par des exemples tirés de cette page que saint François de Sales est : *a*) un peintre (couleurs, images) ; *b*) un penseur (rapprochement des alcyons et de l'âme humaine) ; *c*) un saint (pensée de Dieu à propos de tout).
4. Expliquez : Alcyon, secousse, encore tendus, Dieu leur est pitoyable, ils nagent comme poissons et chantent comme oiseaux. L'ancre est jetée du côté d'en haut et non du côté d'en bas.
5. Courte biographie de l'auteur.

COMPOSITION. — *Sujet proposé* : Lettre de Marguerite à sa soeur aînée sur la dernière leçon d'explication française : « Les Alcyons ».

BOILEAU

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais, toujours embarrassées :
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser :
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure ;
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès, vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux,
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé, l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide et qui court en rimant
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs, lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement ; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ;
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

BOILEAU.

LECTURE

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent,
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que, d'un art délicat, les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties ;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
L'ignorance, toujours, est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer :
Qu'ils soient, de vos écrits, les confidents sincères,
Et de tous vos défauts, les zélés adversaires,
Dépouillez, devant eux, l'arrogance d'auteur.
Mais sachez, de l'ami, discerner le flatteur :
Tel vous semble applaudir qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

BOILEAU (*Art poétique*, Chant I).

Questionnaire

1. D'où cette page est-elle extraite ?
2. Quelles sont les idées secondaires du premier chant de l'Art poétique ?
3. Quels écrivains ont, avant Boileau, traité le même sujet ?
4. Comment se divise l'Art poétique de Boileau ?
5. Dites l'idée générale de chacun de ces chants.
6. Quelle est l'idée générale de l'extrait étudié ?
7. En quelles idées secondaires se divise l'extrait ?
8. Donnez un résumé de la page à étudier.
9. Tracez-en le plan.

10. Quelle est la qualité principale du fond ? Expliquez votre réponse.

11. A quel genre appartient cet extrait ?

12. Quelle en est la forme ?

13. Parlez du vers *a)* quant à la mesure, *b)* quant à la disposition, *c)* quant à la rime.

14. Qu'est-ce qu'une rime plate ou suivie ?

15. Pourquoi cette rime convient-elle particulièrement au poème didactique ?

16. Boileau a-t-il les qualités qui constituent le génie poétique ?

17. Comment caractérisez-vous Boileau comme poète ?

18. Comment le style est-il vigoureux dans cet extrait ?

19. Qu'appelle-t-on aphorismes ? Citez des aphorismes de cet extrait.

20. Citez des expressions concises.

21. Quelles sont les principales figures employées ici ? Expliquez-les.

22. Expliquez les expressions suivantes : Terme impropre — grands excès — tour vicieux — barbarisme — solécisme — vers ampoulé — molle arène.

23. Analysez logiquement les trois premiers vers.

24. Analysez grammaticalement les dix premiers pronoms de cette page.

25. Dites de Boileau : *a)* le siècle où il a vécu ; *b)* comment il a été surnommé ; *c)* ses oeuvres en poésie ; *d)* ses oeuvres en prose.

COMPOSITION. — *Sujet proposé* : Le travail de la composition.

Canevas : Dites, en vous inspirant des vers de Boileau, comment il faut procéder dans le travail de la composition.

LES ROMAINS

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie : une de ces choses lui faisait aimer l'autre ; car parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie, comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments généreux et libres.

La liberté était donc pour les Romains un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi, la pauvreté n'était pas un mal pour eux ; au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre et de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et son travail. Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole, les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les égoûts même de la ville avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable si elle n'était confirmée par les restes que nous en voyons.

Que dirai-je de la pompe de ses triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple ?

La milice des Romains ne pouvait manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvait, avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étaient dures, mais nécessaires. Cependant les Romains, s'ils étaient injustes et cruels pour conquérir, gouvernaient avec équité les nations subjuguées. Ils rendaient meilleurs tous les pays qu'ils prenaient, en y faisant fleurir la justice, le commerce, l'agriculture, les arts même et les sciences.

C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant et le mieux établi, aussi bien que le plus étendu qui fut jamais.

BOSSUET,

(Discours sur l'Histoire universelle.)

Questionnaire

1. D'où est tiré cet extrait?
2. Résumez-le en quelques lignes.
3. Rétablissez dans un tableau synoptique le plan suivi par l'auteur.
4. Quelles qualités du style remarquez-vous dans cet extrait? Justifiez votre réponse.
5. Donnez les différents sens des mots suivants : Conseils, maximes, politique, liberté, patrie, pauvreté, Capitole, temple, marché, aqueduc, jeu, spectacle, milice, loi, justice, commerce, agriculture.
6. Que savez-vous de Bossuet?

COMPOSITION. — Une leçon d'histoire par Bossuet.

CONSEILS D'UN PÈRE

Quand Ulysse partit pour aller au siège de Troie, il me prit sur ses genoux et entre ses bras, (c'est ainsi qu'on me l'a raconté). Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre : « O mon fils, que les dieux me préservent de te revoir jamais, que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore, que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère et aux miens, si tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu ! » « O mes amis, continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est cher ; ayez soin de son enfance ; si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie ; enseignez-lui à se vaincre ; qu'il soit comme un jeune arbrisseau qu'on plie pour le redresser. Surtout, n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincère et fidèle à garder un secret. Quiconque est capable de mentir est indigne d'être compté au nombre des hommes, et quiconque ne sait pas se taire est indigne de gouverner. »

Questionnaire

1. D'où est tirée cette page ? Quelle en est l'idée générale ?
2. Rétablissez le plan suivi par l'auteur.
3. Quelles qualités du style vous frappent surtout ? Prouvez vos affirmations par des exemples.
4. Qui étaient : Ulysse, Télémaque, les Parques ?
5. Que savez-vous de la guerre de Troie ?
6. Expliquez les mots suivants : ciseau, moissonneur, faux, flatterie, arbrisseau, secret.
7. Donnez une courte biographie de l'auteur.

COMPOSITION. — « Plutôt la mort que la souillure. » — Racontez la légende attachée à cette devise de la Bretagne, et faites l'application de cette devise à la jeune fille.

LA COMÈTE

Paris, ce 2 janvier 1661.

Nous avons ici une comète qui est bien étendue aussi ; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les plus grands personnages sont alarmés et croient fermement que le ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissements par cette comète. On dit que le cardinal Mazarin étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il fallait honorer son agonie d'un prodige et lui dirent qu'il paraissait une grande comète qui leur faisait peur. Il eut la force de se moquer d'eux, et il leur dit plaisamment que la comète lui faisait trop d'honneur. En vérité, on devait en dire autant que lui : et l'orgueil humain se fait trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

(Lettre à M. de Bussy.)

Questionnaire.

1. D'où ce morceau est-il extrait ?
2. Quel en est la nature ?
3. Quelle division de ce fragment pouvez-vous établir ?
4. Quel autre écrivain du 17^e siècle s'est raillé des craintes causées par l'apparition des comètes ? Dans quel écrit en est-il question ?
5. Caractérisez le style de cette page ?
6. Définissez les mots suivants : Comète ; Alarmes ; Désespéré ; Mazarin ; Prodige ; Honorer son agonie.
7. Indiquez la nature des propositions dans la phrase :
« On dit que le Cardinal . . . »

8. Relevez les participes passés du texte et donner les règles d'accord.

9. Courte biographie de madame de Sévigné.

Composition française. — Vous connaissez sans doute des personnes qui établissent bien à tort, des rapports entre leur vie et certains faits purement accidentels et sans importance. Imaginez une petite histoire dans laquelle vous ferez parler et agir une de ces personnes superstitieuses.

L'EXAMEN DU GÉNÉRAL DROUOT

C'était durant l'été de 1793. Une nombreuse et florissante jeunesse se pressait à Châlons-sur-Marne dans une des salles de l'école d'artillerie. Le célèbre Laplace y faisait, au nom du gouvernement, l'examen de cent quatre-vingts candidats au grade d'élève sous-lieutenant.

La porte s'ouvre. On voit entrer une sorte de paysan, petit de taille, l'air ingénu, de gros souliers aux pieds et un bâton à la main. Un rire universel accueille le nouveau venu. L'examineur lui fait remarquer ce qu'il croit être une méprise, et, sur sa réponse qu'il vient pour subir l'examen, il lui permet de s'asseoir.

On attendait avec impatience le tour du petit paysan. Il vient enfin. Dès les premières questions, Laplace reconnaît une fermeté d'esprit qui le surprend. Il pousse l'examen au-delà de ses limites naturelles; il va jusqu'à l'entrée du calcul infinitésimal: les réponses sont toujours claires, précises, marquées au coin d'une intelligence qui sait et qui sent. Laplace est touché; il embrasse le jeune homme et lui annonce qu'il est le premier de la promotion.

L'école se lève tout entière, et accompagne en triomphe dans la ville le fils du boulanger de Nancy. Vingt ans après, Laplace disait à l'Empereur: « Un des plus beaux examens que j'aie vu passer dans ma vie est celui de votre aide de camp, le général Drouot. »

LACORDAIRE,

(Eloge du général Drouot.)

Questionnaire

1. D'où est extraite cette narration ?
2. Quel plan a suivi l'auteur ?
3. Quelles qualités conviennent surtout à une narration ?
Montrez qu'elles se rencontrent bien dans la narration que vous avez à étudier.

4. Expliquez les expressions et les mots qui suivent : C'était en 1793. — Une nombreuse et florissante jeunesse. — Châlons-sur-Marne. — Ecole d'artillerie. — Laplace. — Au nom du gouvernement. — Candidats. — Grade. — La porte s'ouvre. — Une sorte de paysan. — Petit de taille. — L'air ingénu. — Une méprise. — On attendait avec impatience le tour du petit paysan. — Il pousse l'examen au-delà des limites naturelles. — Calcul infinitésimal. — Claires, précises. — Marquées au coin. — Touché. — Le premier de la promotion. — Promotion. — Aide-de-camp. — Drouot (Antonio).

5. Courte biographie de l'auteur.

COMPOSITION. — Inventer un récit où l'on imitera d'aussi près que possible le texte étudié.

LETTRE À Mgr PARISIS

A Mgr Parisis, évêque d'Arras.

Paris, 6 juillet 1855.

Très vénéré seigneur, bon et tendre père,

La seule voix que j'eusse voulu entendre en arrivant ici pour ensevelir ma fille, c'est la vôtre. Je n'ai pas eu la consolation de vous rencontrer. J'aurais voulu pleurer auprès de vous, recevoir votre bénédiction. Je n'avais pas encore lu cette lettre que vous avez daigné m'écrire au premier coup de la mort de Marie. Elle a servi pour les deux blessures.

Monseigneur, tout le monde me plaint; moi, je plains ma soeur. J'ai trop à faire de m'humilier et de me repentir pour me plaindre. Mais j'adore la main divine qui purifie en châtiant. Loin de m'abattre, ces coups me relèvent. Oh! que la miséricorde de Dieu est grande! et quelle évidence j'en ai en ce moment! et comme je l'entends! Il faut être à lui, n'être qu'à lui, n'avoir rien, ne rien faire que pour lui.

Il a gardé l'innocence de ces enfants et il leur a donné une sainte mort. Marie, de jour en jour, mûrissait pour le ciel. De vraies et solides vertus croissaient sous les dons rares qui l'ornaient. Elle était pieuse, sincère; elle aimait la justice, elle savait se contenir et se sacrifier. Elle a expiré les mains jointes, les yeux au ciel, en donnant son cœur au bon Jésus, après avoir demandé à se confesser. Depuis un mois sa tante ne trouvait pas une légère faute à lui reprocher. Je la voyais grandir pour être bientôt mes yeux, ma mémoire et ma main. La petite Gertrude, à six ans, marchait sur ses traces. On lui présentait les plus horribles médecines: elle faisait le signe de la croix et les prenait sans hésiter, sans donner une marque de dégoût. Elle tenait à la main, durant les dernières heures, un petit crucifix qu'elle baisait souvent d'elle-même. Dans une des dernières convulsions, ce crucifix étant tombé sur son lit, elle se mit à le chercher avec angoisse. Son grand-père lui dit: « Va, mon enfant, tu le verras bientôt! » Elle le reprit, le baisa, le présenta aux personnes qui l'entouraient, et mourut. Je n'étais pas là. Une sévérité de Dieu m'a éloigné de ce saint spectacle. Je ne l'ai revue que morte. Lorsque je suis revenu en Alsace, l'autre était au cimetière. C'est ainsi qu'Elise les avait élevées, et qu'elle élève les autres. Cœur de mère, douleur de mère. Mon frère n'est ni moins tendre ni moins affligé. Je vois la beauté des affections chrétiennes.

Priez, Monseigneur, afin que je ne perde pas le fruit des grâces que Dieu me fait, afin que j'entre un jour dans la demeure de mes enfants, afin que ma soeur ne soit pas brisée par son courage même.

Votre serviteur reconnaissant et dévoué,

LOUIS VEUILLLOT.

Questionnaire

1. Dans quelle occasion cette lettre a-t-elle été écrite?
2. Quelle est l'idée générale de la lettre?
3. Reconstituez le plan de cette lettre.
4. Quelles sont les trois qualités indispensables du style épistolaire? Se retrouvent-elles dans cette lettre? Montre-le, en soulignant dans la lettre les expressions où ces qualités semblent le plus en évidence.
5. Quelles figures présentent les expressions suivantes? Expliquez-en le sens:

« Loin de *m'abattre* ces coups me *relèvent* »
« J'adore la *main divine* ... »
« *Mûrissent* pour le ciel ... »
« De vraies et solides vertus *croissent* ... »
« Les dons rares qui l'*ornait* ... »
« Je la voyais grandir pour être bientôt mes *yeux*, ma *mémoire*
 Marchait sur ses traces ... » [et ma main ...]
« *Cœur de mère*, *douleur de mère* ... »
« Le *fruit des grâces* ... »
« Ne soit pas *brisé* par son courage même ... »

6. Définissez les mots suivants: Justice, contenir (se), sacrifier (se), médecines, convulsions, Alsace.

7. Donnez la règle de l'emploi du temps et du mode dans l'expression:

« La seule voix que j'eusse voulu entendre »

8. Analysez grammaticalement les mots soulignés dans la phrase:

« Elle tenait à la *main* *durant* les dernières heures un *petit*
 crucifix qu'elle baisait *souvent* d'elle-même. »

9. Analysez logiquement:

« Priez Monseigneur, afin que je ne perde pas le fruit des
 [grâces que Dieu me fait. »

10. Courte biographie de Louis Veillot.

COMPOSITION FRANÇAISE. — Réponse à une lettre de sympathie.

LA SAINTE VIERGE

Nous répétons à chaque anniversaire l'oracle de Pie IX : « Marie est plus belle que la beauté. » Telle une humble enfant de la France a pu la contempler au lendemain de ces fêtes célestes du 8 décembre 1854.

« Elle était de taille moyenne, elle semblait toute jeune ; elle avait la grâce de la vingtième année ; mais, sans rien perdre de son exquise délicatesse, cet éclat, fugitif dans le temps, avait en elle un caractère éternel. Bien plus, dans ses traits aux lignes divines se mêlaient en quelque sorte, sans en troubler l'harmonie, les beautés successives et isolées des quatre saisons de la vie humaine. L'innocente candeur de l'enfant, la pureté absolue de la vierge, la gravité tendre de la plus haute des maternités, une sagesse supérieure à celle de tous les siècles accumulés, se résumaient et se fondaient ensemble, sans se nuire l'une à l'autre, dans ce merveilleux visage de jeune fille. A quoi le comparer en ce globe déchu, où les rayons du beau sont épars, brisés et ternis, et où ils ne se rencontrent jamais sans quelque impur mélange ? Toute image, toute comparaison serait un abaissement de ce type indicible... Ce n'est point avec les lampes de la terre que l'on peut faire voir, et pour ainsi dire, éclairer les astres du ciel. »

HENRI LASSERRE (*Notre-Dame de Lourdes.*)

Questionnaire

1. De quel ouvrage est tiré ce portrait de la sainte Vierge ?
2. A quelle occasion l'auteur écrivit-il cet ouvrage ?
3. Quelle est l'idée générale du morceau ?
4. Rétablissez le plan suivi par l'auteur ?
5. Montrez que le style de cette page est d'abord très simple puis qu'il s'élève peu à peu.

6. Expliquez les mots: beauté, saison, candeur, pureté, gravité, sagesse, lampe, astre, ligue, harmonie, éclat, caractère.

7. Expliquez les deux métaphores: « Quatre saisons de la vie humaine », et « les rayons du beau ».

8. Courte biographie de l'auteur.

COMPOSITION. — Sujet proposé: Portrait physique, intellectuel et moral de mon amie.

LECTURE

Portraits de trois petites marionnettes

Il y avait une fois trois petites marionnettes... Elles vous adresseront trois petites révérences. Et puis vous ne les verrez plus. Mais, plus favorisé, je continuerai de les voir chaque jour.

De la première, j'ai reçu une leçon, une bonne leçon, à la promenade. Je ne la cherchais pas, je vous jure, et j'en suis encore humilié.

C'est une petite fille, un petit bout de petite fille de rien du tout, pas plus grande que ça, et encore! Vous la connaissez? Vous ne la connaissez pas? Que je vous plains de ne pas connaître Paulette! Je vous la présenterai, ou plutôt je vous présenterai à elle, parce que les grandes personnes, aujourd'hui on en trouve tant qu'on veut, tandis que les enfants, chacun sait qu'il n'y en a plus. J'ignore comment Paulette vous accueillera, peut-être bien, peut-être mal, peut-être les deux à la fois... Tâchez de lui plaire, cela vaut mieux. Autrement, elle vous arrangera comme elle m'a arrangé.

Pour que vous compreniez toute son impertinence, il faut que je vous dessine en quelques traits son portrait.

Dix ans, une longue chevelure annelée, châtain-foncé avec des reflets dorés, de grands yeux bruns, à la fois câlins et profonds, où court sans cesse un point d'or, mystérieux, qui ne se fixe jamais, un petit corps souple et mince, et des mouvements toujours gracieux: pas moyen de la faire tenir tranquille, et quand elle marche on dirait qu'elle danse. Je suis peut-être partial parce que je suis en colère depuis l'humiliation qu'elle

m'a infligée. Alors je n'en dis pas assez de bien sans doute. Ajoutez-en, afin de rétablir la vérité.

Nous nous sommes beaucoup promenés ensemble. C'est un petit compagnon qui ne redoute rien et qui même a la coquetterie des passages les plus difficiles. Il n'en manque pas dans nos montagnes. Quand je l'ai hissée, non sans peine, sur un rocher solide, après un couloir glissant, c'est pour m'entendre dire : — Veux-tu que je t'aide ?

Nous fûmes surpris un jour par une pluie torrentielle et nous nous réfugiâmes sous un gros châtaignier. Elle avait, malgré sa bravoure, un tantinet peur de l'orage.

— Il ne s'en ira pas, bien sûr ? me dit-elle.

— Qui ça ?

— Le châtaignier ?

Je l'avais recouverte de ma pélerine où elle disparaissait tout entière, sauf sa petite figure. D'une feuille, une goutte lui tomba sur le nez, elle se mit à rire. Et ce fut son rire qui la rassura.

Une autre fois, toujours à la campagne, elle courait en avant de moi. Ses boucles déjà longues rythmaient sa course. Elle s'arrêtait pour cueillir une fleur, de l'herbe, de la terre même, et portait le tout à son visage. On eût dit qu'elle voulait s'emparer à cinq ans de l'univers entier. Quand elle est revenue vers moi, elle m'a déclaré :

— Papa, j'aime le monde.

— Tu aimes le monde ?

— Oui, j'aime tout.

Elle aime tout : c'est bien cela. Elle se précipite dans la vie comme dans notre jardin qu'elle veut respirer tout entier. Encore n'en est-elle pas rassasiée. Cette avidité, délicieuse à surprendre, quelquefois me fait peur. Comment se contentera-t-elle d'un sort ordinaire ? Je lui voudrais un sort tout doré. Mais il ne la comblerait pas davantage. Nos promenades me l'ont bien montré. Elle m'avait fait descendre un jour dans un ravin au fond duquel elle avait aperçu des oeillets sauvages, de minces oeillets roses perchés sur de longues tiges. C'était

beaucoup de gymnastique pour une maigre cueillette. Mais les enfants se moquent des efforts qu'ils exigent. Il y avait dans mon ravin, beaucoup d'oeillets sauvages. Après en avoir arraché trois ou quatre, désireux d'en finir promptement et de remonter, je crie à Paulette :

— Combien en veux-tu ?

— Tous, au moins.

Peste ! mademoiselle, vous ne serez pas commode à satisfaire. Et puis, il ne faut pas barguigner avec elle. Ric, rac : elle tranche de tout avec compétence. N'est-elle pas au courant des dernières prescriptions sociales ? La loi du travail n'a pas de secrets pour elle. Volontiers elle priverait de dessert, et même du repas tout entier, celui qui n'aurait pas travaillé. Cela vous étonne ? Quand vous la connaîtrez, rien ne vous étonnera plus. Elle entre un jour, à Paris, dans mon cabinet de travail. Il est expressément défendu d'entrer dans mon cabinet de travail, mais pour elle rien n'est sacré. Dès qu'elle a pu atteindre le loquet de la porte, elle a pénétré chez moi comme chez elle, avec autorité mais avec gentillesse. Et là voilà qui vient à moi et qui me pose sa petite main sur le front.

— Paulette, ma mie, que me veux-tu ?

— Mais, papa ton front n'est pas mouillé ?

— Pourquoi, diable, mon front serait-il mouillé ?

— Tu ne gagnes pas ton pain à la sueur de ton front.

Elle avait lu dans son Histoire Sainte que l'homme est condamné à gagner son pain quotidien, et tout de suite elle m'en faisait l'application.

Sa biographie est déjà si remplie d'événements que, vous le voyez, je ne m'arrête plus. Je crois que cette lumière naissante fera un grand jour.

Mais je m'aperçois que je ne vous ai pas raconté la leçon que j'ai reçue d'elle. Jugez vous-même s'il n'y a pas de quoi être mortifié.

Nous étions à la veille du premier janvier. Sa mère me l'avait confiée pour lui faire prendre l'air.

— Surtout, m'avait-elle recommandé, ne lui achetez rien. C'est le moment des étrennes et les cadeaux pleuvent déjà de tous les côtés

Et très injustement elle ajouta :

— Vous avez une tendance à la gâter.

Comme si j'avais jamais gâté Paulette !

Nous hésitâmes entre le Jardin des Plantes où il y avait une grande volière et le Jardin d'Acclimatation où l'on donne à manger aux biches dans le creux de la main, et finalement nous allâmes aux Champs-Élysées.

Le froid, qui était vif et sec, animait ses joues. Le teint, c'est quelquefois ce qui lui manque. L'air, précisément, lui en donnait. Elle était particulièrement ravissante. De temps à autre, je la regardais pour voir si elle le demeurerait. Je redoutais qu'elle ne changeât à son désavantage. Ce qui est trop beau ne peut pas durer. Mais elle ne changeait pas, et les roses de ses joues m'enchantèrent.

Les Champs-Élysées étaient encombrés de petites boutiques bien garnies. Des poupées et des polichinelles, pendus à des ficelles, étaient là pour aguicher les enfants. Comment les enfants auraient-ils résisté à la tentation ? Nous autres, est-ce que nous résistons beaucoup ? Notre plus grand courage est encore la fuite. Paulette, bien sagement, et plus sérieuse que je n'aurais cru, me demanda de lui offrir un modeste seau de bois

— Celui-là ?

— Oui, celui-là.

J'avais désigné le plus simple. Il y en avait d'autres qui étaient pyrogravés et bien plus tentants. J'offris le seau de bois. Après le seau de bois, une pelle la tenta.

— Celle-ci ?

Une pelle quelconque, anonyme, sans le moindre ornement. J'offris la pelle. Qu'est-ce, en effet, qu'un seau, sans une pelle pour le remplir de sable ? Il y a entre ces deux instruments un rapport étroit, un lien nécessaire qu'un papa discerne tout de suite. Puis, ce fut une balle. A vrai dire, la balle ne se rattache à rien. De même que la corde à sauter

qui me fut aussi réclamée. J'offris la balle, j'offris la corde à sauter. Mais, j'avais une raison, une raison supérieure, que tous les parents, soucieux de l'éducation de leurs enfants, comprendront : je voulais savoir jusqu'où iraient les appétits de Paulette. Vous conviendrez que c'était là une expérience intéressante. Alors, elle désigna une poupée d'un air tendre et me la montra sans rien dire. Je vis le point d'or qui court dans ses yeux se fixer. Elle souriait, elle était jolie à croquer, elle ne demandait rien. Je vous assure qu'elle ne demandait rien. J'offris la poupée.

Savez-vous comment elle me remercia ? Non, vous ne le devineriez jamais. Les deux mains pleines, elle me considéra gravement et me dit enfin :

— Comme tu es faible, papa !

La seconde, qui s'appelle Marthe, comme la sainte trop décriée de l'Evangile, ne doit pas avoir beaucoup plus de cinq ans. Il n'y a pas si longtemps qu'elle s'agitait dans la maison en répétant, comme un cri de trimophe :

— J'ai mon lustre ! J'ai mon lustre !

On lui avait appris que cinq ans ça faisait un lustre. Elle était ravie d'avoir un lustre. Mais bientôt rassasiée, elle en exigea une autre immédiatement :

— Quand est-ce que j'en aurai deux ? Et quand est-ce que j'en aurai trois ?

Nous nous affligeons des jours qui passent. Elle réclamait cinq ans d'un seul coup. Tant d'ambition lui passera.

La voyez-vous d'ici ? Elle est blonde, menue et effilée, un nez qui se retrousse un peu, un air absorbé, et des yeux si étonnés qu'ils créent le monde à chaque regard. Elle croit absolument tout ce qu'on lui raconte. Aucun doute n'est jamais entré dans son esprit. Il ne faut pas la plaisanter, parce qu'elle pleure. Elle est si heureuse de vivre qu'elle a sans cesse de grands désespoirs dont elle ne veut pas être consolée. Pour arrêter le cours de ses larmes, on lui dit que, si elle continue, ses yeux vont fondre comme une bougie qui répand sa cire. Inquiète, elle interroge sa soeur :

— Est-ce qu'ils ont déjà fondu, Paulette ?

— Pas encore. Mais ça va commencer.

Les apparences lui suffisent amplement. Elle n'exerce que sur elles sa petite observation. Un jour d'hiver qu'il y avait un épais brouillard, nous vîmes le soleil sans rayons, pareil à un globe rond et rouge.

— Tiens, me dit-elle, la lune qui pris feu !

Si elle est un peu lacrymale, elle n'est point sentimentale pour autant. Il est imprudent de lui poser cette question :

— Aimes-tu ton père, ma petite ?

Parce qu'elle répond tranquillement :

— Pas toujours. On n'aime pas toujours.

Sa soeur aînée, qui a de l'imagination et le sens des chimères, et qui vit volontiers dans le commerce des fées, voudrait l'éblouir par le récit des rêves flatteurs où elle tient rang de princesse et porte de belles toilettes. Mais d'un mot elle l'a clouée :

— Moi, quand je rêve, je rêve que je mange.

Son assiette n'est jamais assez remplie. Quand la portion qu'on lui sert fait un grand tas, elle rit un moment toute seule avant de l'attaquer. C'est un adversaire digne d'elle, auquel il convient d'adresser, avant la lutte qui va s'ouvrir, un hommage d'estime. Une fois, on lui distribua une belle tranche de veau, à quoi sa bonne avait joint, par contrebande, deux ou trois ronds de cornichons dont elle goûte assez la saveur acide. La bouche pleine, elle déclara gravement :

— J'en mangerais bien un tout entier.

— Un cornichon, dis-je, petite sotte ?

— Non, un veau.

Peste ! mademoiselle, si vous aviez été bergère, vous eussiez dévoré vos troupeaux !

Au retour d'un voyage à Rome, comme je parlais des Catacombes, Paulette envia incontinent le sort d'une sainte Cécile et me déclara qu'elle serait martyré. Marthe se fit expliquer l'un ou l'autre supplice. Celui du feu la mit en joie :

— C'est bon pour les poulets, assura-t-elle avec conviction.

Le soir, à la campagne, quand nous rentrons de promenade par les petits chemins d'exploitation rurale où l'herbe pousse entre les cailloux, les deux soeurs aiment à chanter des chansons dont elles improvisent au petit bonheur la musique et les paroles. Cela fait une cacophonie redoutable. J'essaie bien de leur imposer les refrains connus, de ces vieux airs populaires qui, d'une enfance, vont se poser sur une autre, sous le même toit, comme ces hirondelles qui, parties avec l'hiver, retrouvent leurs nids au printemps :

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés ..

Ou bien :

Nous étions dix fill's dans un pré,
Toutes les dix à marier ..

Ou le Cavalier du Guet ou Gentil Coquelicot :

J'ai descendu dans mon jardin
Pour y cueillir le romarin
J' n'en avais pas cueilli trois brins
Qu'un rossignol vint sur ma main ...

Ah ! bien oui, elles se rient de mes complaints et m'assurent qu'il est bien préférable d'improviser. Je crois surtout que c'est plus facile. Elles sont indépendantes, et l'on n'y peut rien. Chacune crie à tue-tête de son côté, et si je veux savoir ce qu'elles chantent, il convient de les écouter séparément. De temps à autre, elles doivent s'interrompre, parce que nous croisons un char de foin qui occupe tout le sentier et même qui déborde jusque sur les haies, où il laisse un peu de sa toison comme une grosse brebis tondue. Cela fera le bonheur des pauvres diables qui n'ont pas de prairies et qui entretiennent une vache ou une chèvre quand même, en comptant sur la Providence et sur l'herbe des mauvais chemins et des bordures. Vite, on gagne un champ voisin où l'on se gare :

— Vous en tenez de la place ! Le foin est beau cette année.

D'autres fois, c'est une commère qui nous accoste, la femme du fermier ou celle du vigneron, ou la jeune fille qui porte

le lait à la fruitière, ou celle qui cueille des airelles, de petites fraises des bois et des champignons, parce qu'elle n'aime pas travailler comme tout le monde :

— Ces jeunesses, ça pousse rudement vite. D'une saison à l'autre, ça ne se reconnaît plus. Et des cheveux ! C'est tout à elles ?

Par malice, je réponds :

— Vous pouvez tirer, pour voir.

Et chacune, à tour de rôle, veut tirer, afin de constater la vérité. Mais les fillettes se sauvent aussitôt.

Après ces rencontres, je rassemble ma troupe et nous reprenons notre marche cadencée, car les improvisations recommencent. Dans celles de Paulette, je crois démêler des traces romantiques : il y est question de rayons de lune qui glissent sur les champs et d'une princesse brune, au soleil couchant, qui cueille des fleurs de toutes les couleurs. La lune et le soleil font bon ménage, et l'heure demeure incertaine. Mais, dans celles de Marthe, je découvre plus de précision. Inévitablement, il s'agit de nourriture, et cela rime avec confiture. La suite ne rime pas toujours avec exactitude : c'est un défilé bigarré de fruits et de comestibles.

Cependant le chemin se dérobe dans les bruyères et les fougères. Les deux fillettes, d'un même mouvement, s'effacent :

— Passe devant, papa.

— Je veux bien. Pourquoi ?

— Mais c'est à cause des serpents.

Quoi de plus naturel ? Un papa, c'est fait pour passer devant quand il y a du risque. Il ne saurait y avoir la moindre hésitation sur l'ordre à suivre en pareil cas. Et je passe devant.

Je passerai devant tant que je pourrai. Moi aussi, mes petites, j'ai eu des parents qui me précédaient, et, tant qu'ils étaient là, j'étais sûr qu'il ne m'arriverait rien de mal. Voici qu'à votre invitation je les revois devant moi. Ils sont invisibles pour vos regards, non pour les miens. Et, vous ne pouvez pas le savoir, ils me cachent la mort. Tant qu'ils furent vi-

vants, je n'avais jamais pensé que je pourrais mourir. Et, me souvenant de mon enfance comblée, je leur adresse tout bas une prière que vous n'entendrez pas :

— O mon père et ma mère, pour ce bonheur dont je vis encore, pour la paix et la lumière de mes jeunes années, soyez bénis.

La vie recommence, mais derrière moi. Qu'à celles-ci qui me suivent à leur tour, il n'arrive rien de mal tant que je serai là ! Et surtout, mon Dieu, que je passe devant, quand certaine visiteuse s'annoncera !

Je me retourne brusquement :

— Si nous rentrions ? Il est tard.

— Il est tard ? alors rentrons.

Nous arrivons au bout de l'allée, et les voilà qui se lancent au galop vers la maison. Je reste seul, en arrière cette fois, à regarder leurs course scandée par leurs cheveux, et il me semble que leurs chansons incomplètes sont restées accrochées aux ronces et aux arbres comme aux buissons le foin des chars trop chargés . . .

La seconde, comme l'ainée, entre sans permission dans mon cabinet. Bien mieux, elle s'y installe. Je lui ai demandé si je ne la gênaï pas.

— Oh ! pas du tout, m'a-t-elle répondu.

— Parce que, si je te gêne, je pourrais m'en aller.

— Ce n'est pas la peine.

L'ironie n'est pas son affaire. Elle parle sans s'arrêter et ne croit pas qu'on l'entend.

Elle tient des discours avec des personnages dont j'ai fini par connaître les noms : Chérigor, vous n'êtes pas sage. Toupette, vous serez punie.

Elle est sévère, mais elle est juste.

— Qui ça, Chérigor ? ai-je demandé un jour avec impertinence.

— Mais le petit garçon donc, celui qui vient d'arriver.

Doutant de moi-même, j'examinai la pièce : il n'y avait que nous deux.

— Et Toupette?

— Oh! Voyons, papa, la petite fille qui récitait sa leçon tout à l'heure.

A la vérité, je n'avais pas entendu cette récitation de la petite fille, pas plus que j'avais vu entrer le petit garçon. Je suis un peu distrait, plus qu'il n'est permis, et je ne sais pas très exactement ce qui se passe dans mon cabinet de travail.

Toupette, Chérigor, présences invisibles que je ne soupçonnais pas et qui tout à coup me tiennent compagnie comme s'ils étaient vraiment là. Prénoms que j'ai commencé de trouver bizarres et qui maintenant me paraissent d'un usage courant. Toupette convient assez à une jeune fille d'aujourd'hui. Un philosophe déclarerait sans nul doute que c'est un dérivatif de *toupet*. Les philosophes ne savent pas comment les mots se créent: il suffit d'un enfant qui cause avec des amis imaginaires. Quant à Chérigor, c'est un peu romanesque, un peu romantique. Cela rappelle les Mille et une Nuits, Aladin et sa lampe, et les bateaux qui partent pour l'Inde et qui vont faire escale à Chandernagor. Mais Chandernagor, est-ce un port? Je le demanderai à la marraine de Chérigor. Elle est beaucoup plus savante que moi, et surtout, quand elle parle, elle est beaucoup moins embarrassée que je ne le suis la plume à la main.

Quant à la troisième, elle est moins haute que l'herbe des prés quand c'est le temps de la fauchaison.

Pour elle, on compte par mois et l'on n'arrive pas jusqu'à vingt. Elle a des yeux couleur d'azur, des cheveux dorés, des joues rouges et un rire énorme. Elle agite ses bras comme des ailes insuffisantes. Quand elle a su embrasser, elle s'est renorgorgée orgueilleusement, pensant être parvenue au sommet de la science humaine, et n'est-ce pas déjà beaucoup, en effet?

Elle a un cri de guerre qu'elle pousse dès son réveil:

— Apeau.

Vous ne comprenez pas? Il faut donc que je vous en donne la traduction. Apeau, c'est tout simplement son chapeau, qu'elle réclame. Et cela signifie par surcroît:

— Je veux sortir. Je veux sortir immédiatement. Je ne tiens ni à être habillée, ni surtout à être lavée. Tandis que j'ai une envie folle de descendre au jardin. Au jardin, il y a des fleurs, de l'herbe, de la terre, une belle pelouse où je puis tomber sans me faire mal. Allons, allons, dépêchez-vous. Vite, dehors...

Tant de choses en un seul mot? Parfaitement, aveau signifie tout cela. Et il faut lui donner son chapeau. En chemise, elle veut être casquée. On lui ôterait plutôt sa chemise que son chapeau.

Nous lui avons donné un nom doux et chantant, le nom d'une sainte de chez-nous...

Henri BORDEAUX,

(Préface de la Nouvelle Croisade des Enfants.)

HOMMAGE À MES PARENTS

« O mon père et ma mère! O mes chers disparus! qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout!

« Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les as fait passer en moi! Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'avais inspirés!

« Et toi, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier, tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien. En m'apprenant à lire, tu avais le souci de m'apprendre la grandeur de la France.

« Soyez bénis, l'un et l'autre, mes chers parents, pour ce que vous avez été, et laissez-moi vous reporter l'hommage fait à cette maison. »

PASTEUR.

Questionnaire :

1. D'où cette page est-elle extraite?
2. Comment a-t-elle été provoquée?
3. Quelle en est l'idée générale?
4. Comment est-elle développée?
5. Donnez la division de l'extrait.
6. Quelles sont les qualités dominantes du fond?
7. A quel genre littéraire appartient cette page?
8. Quelles sont les qualités du style?
9. Faites ressortir par des exemples la sincérité dans l'expression.
10. Comment le style y est-il simple?
11. Faites ressortir par des exemples la simplicité du style de cette page.
12. Définissez les mots suivants : enthousiasme, imprégné, ténacité, quotidien.
13. Donnez les règles des participes passés dans la page.
14. Analysez logiquement : « Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la *grandeur* de la patrie, *c'est que* j'étais imprégné des sentiments *que* tu m'avais inspirés ! »
15. Analyse grammaticale des mots soulignés.
16. Que savez-vous de Louis Pasteur ?

Composition : Portraits.

Sujet proposé : « Ingratitude et reconnaissance ».

Canevas : Illustrer ce défaut et cette qualité en deux jeunes filles. Montrer l'ingratitude avec ses exigences, son caractère, ses conséquences, et la reconnaissance avec sa satisfaction, son caractère et ses conséquences. Terminer par une réflexion pratique.

LA CAMPAGNE ROMAINE

L'immense campagne est déserte. Déserts les fronts de talus surgissant en tous sens, pareils à des falaises creusées par une crue furieuse et couronnées d'un peu de bois; déserts les prés; désertes les friches pierreuses, encaissées, que termine une arche romaine isolée, couverte de lierre, mystérieuse comme la lettre unique d'une inscription effacée. Au-delà du pont, un grand marais à demi desséché, ou plutôt une terre très basse que contournent des ruisseaux et d'où s'élèvent encore des tiges brisées de maïs. Nous avançons très lentement. Et je vois monter en face de nous, un peu à droite, une sorte de colline dénudée, ovale, ayant la forme et la couleur d'une poire tapée dont la queue tremperait dans le marais. Des huttes y sont posées en lignes parallèles, les premières presque confondues avec le sol, les plus hautes bien nettes sur le ciel. Voilà donc le village! Nous pressons nos chevaux. Un premier pont fait de rondins à peine liés ensemble, jetés sur un canal fangeux, puis une pauvre île inculte, puis un second bras de ruisseau, dans lequel lavent une demi-douzaine de jeunes filles en haillons.

Elles se redressent un peu, toutes, sans lâcher leur poignée de linge. Mais pas une ne sourit. Pas même une étincelle de vie heureuse dans ces yeux de quinze ans; rien que le reproche de la misère découragée, le reproche injuste qui s'adresse à tout le monde et qui fait mal. Et devant nous, sur le premier ourlet du raidillon où est le village, d'autres regards pareils, chargés de la même plainte, nous attendent et nous accompagnent. Un groupe de vieilles femmes et d'enfants, immobiles, assis, se chauffent au soleil.

René BAZIN.

Questionnaire

1. D'où est tiré cet extrait?
2. René Bazin est-il le premier auteur qui ait parlé de la campagne romaine?

3. Quelle impression veut-il nous donner dans cette page?
4. Quel procédé emploie-t-il pour nous donner cette impression?
5. Pourquoi M. Bazin nous fait-il une description si réaliste de la campagne romaine? Qu'est-ce que le réalisme en littérature?
6. Citez quelques expressions réalistes de l'extrait?
7. N'y a-t-il pas cependant une partie poétique dans cette page? Dites sur quoi vous vous appuyez pour donner votre réponse.
8. Y a-t-il quelques figures de style qui vous ont frappé?
9. Définissez: talus, falaise, crue, friche, encaissé, arche, pont, marais, maïs, hutte, rondin, ourlet, raidillon.
10. Donnez la différence entre plutôt et plus tôt, où et ou, là et la.
11. Analysez grammaticalement et logiquement la dernière phrase.
12. Que savez-vous de M. René Bazin.

COMPOSITION. — Décrivez un coin de notre province.

LETTRE D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

Au comte Xavier de Maistre,

Aux Coques, avril 1839.

Monsieur,

Une feuille de rose jamais n'embarrasse, disait, je crois, un poète persan. Aimable idée qui semblerait de vous, et dont s'enveloppe cette feuille de papier pour se joindre au bouquet de jolies choses que vous adresse mon amie.

Daignerez-vous agréer cela, Monsieur, et mes hommages de remerciements pour ce cahier de poésies que vous avez eu l'indulgence de lire? Rien de plus heureux ne pouvait leur arriver, et votre opinion surtout, si flatteuse, sera à jamais ma plus belle couronne poétique. Je n'en espérais pas tant et n'en ambitionnerais pas davantage.

Je n'ai nul désir de gloire et les conseils que vous voulez bien me donner sur ce sujet sont tout l'accord de mes idées. Renommée ne fait pas bonheur, plus d'un grand homme peut le dire; à nous autres, femmes surtout, les grandes sphères ne conviennent pas: Dieu nous les a faites petites comme aux fleurs. Oh! je ne voudrais pas en sortir, mais on m'a dit que Dieu ne faisait rien en vain, et que le don d'intelligence devait servir à sa gloire où qu'il se trouvât départi.

Oh! chantez, chantez donc vous qu'il fit pour chanter.

Ainsi m'est venue la pensée de mes *Enfantines*¹, petites poésies à la portée des enfants, but utile à mes inspirations, avec une espérance, l'espérance du pauvre Homère: « Donnez quelque chose pour mes chants. » Ressource utile à mon père, idée que j'ai au cœur, comme Prascovie celle d'aller à Moscou.²

Voilà, Monsieur, mon petit rêve, que vous avez flatté de votre belle opinion au point d'en faire une réalité. Vous donnez vie au talent que vous avez trouvé, qui s'entend dire par vous qu'il peut faire ce qu'il voudra: il en est tout fier, et bien fort de votre approbation conquise.

Veillez agréer l'hommage de tous mes lauriers en espérance et, ce qui est plus certain, les sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble servante.

Questionnaire

1. Quelle est la nature de cette lettre?
2. Quel plan l'auteur a-t-il suivi? (tableau synoptique).

¹ Voir le *Journal*, à la date du 11 avril 1826, et la lettre de Maurice, 15 juillet 1834.

² Allusion à une héroïne d'un ouvrage de Xavier de Maistre.

3. Quel moyen prend Eugénie de Guérin pour s'excuser d'écrire à un auteur en renom?

4. D'après les explications données par Eugénie de Guérin, peut-on soupçonner ce que pensait M. de Maistre?

5. Quelles sont les trois qualités indispensables à toute lettre?

6. Dites en quoi consiste chacune de ces qualités et prouvez qu'elles se rencontrent toutes dans la lettre que vous étudiez.

7. Relevez quelques jolies figures de style.

8. Analysez les noms et les adjectifs des deux premières phrases.

9. Dites la nature des propositions de la phrase: On m'a dit que Dieu... , etc.

10. Que savez-vous d'Eugénie de Guérin?

COMPOSITION: Un oncle ayant écrit à sa nièce la lettre suivante, composez la réponse que lui fait la jeune fille.

LES EMBARRAS D'UN CAPITAINE DE VAISSEAU

Ma chère nièce,

Une lettre au timbre étranger! Voilà, je pense, un événement dans une vie de pensionnaire! Cela va te forcer de penser à ton vieil oncle pendant quelques minutes, ce que tu n'as pas fait, peut-être depuis ta dernière lettre de la Saint-Sylvestre. Là, voyons, Mademoiselle, faites votre confession.

Eh bien! tandis que vous le délaissez de si bon coeur, votre oncle pense à vous. Hier, j'étais accoudé sur le pont, fumant, tout songeur, ma grosse pipe de bambou. « Pas content, le capitaine, disaient mes hommes en passant près de moi. » Le fait est qu'il fronçait terriblement les sourcils. Qu'est-ce qui le préoccupait ainsi, ce pauvre capitaine de la *Léonie*? Sa petite nièce Paule. Dix fois, que dis-je? vingt fois au moins je me suis demandé: que pourrai-je bien lui envoyer pour ses étrennes?

J'avais beau poser ce point d'interrogation au ciel, à la mer, aux mouettes qui volaient au-dessus de moi, aux petits nuages de fumée que ma bonne pipe lançait dans l'air... pas de réponse.

Allez bien faire de savantes études au Borda, explorer à fond les cieux et toutes leurs planètes, les mers et leurs moindres récifs... quand il s'agit de faire plaisir à une petite fille, vous voilà le plus niais des hommes.

Quand tu étais baby, peuh ! la belle affaire ! une poupée chinoise au nez bien aplati, une négresse au madras rouge, faisaient ton bonheur. Mais aujourd'hui tu as quinze ans... une jeune fille ! Chapeau bas, monsieur le capitaine, et n'allez plus parler de poupées et de joujoux... Seulement, de quoi parler alors ? qui me soufflera tes goûts ?

Dans ma méditation d'hier, je voyais passer devant moi une jeune fille coquette, minaudant devant son miroir, caressant avec complaisance sa chevelure, et je me disais : « Un bijou, un peigne en écaille, un bracelet me vaudront sûrement le plus séduisant sourire de cette belle petite personne, en qui, par exemple, je l'avoue, j'avais peine à reconnaître ma nièce Paule. »

Mais... changement de décors : j'avais maintenant sous les yeux une jeune personne simple, sérieuse, installée paisiblement devant une table à ouvrage, et confectionnant de ses doigts de fée mille riens charmants... Bon ! j'ai mon affaire, pensais-je : un coffret à ouvrage délicatement sculpté.

Bientôt, voilà ma seconde vision remplacée par un autre personnage : c'est une jeune fille artiste, éprise d'étude, de musique, de peinture... Choisissons-lui donc quelques objets curieux. Il y a huit jours précisément, relâchant à Alexandrie, je poussais une petite reconnaissance au bord du fleuve sacré, jusqu'au pied des Pyramides, pour me faire contempler par les quatre mille ans juchés là-haut, comme disait Napoléon. J'ai bien songé à te les envoyer ; mais l'emballage... voilà le difficile ! Nous trouverons bien un autre bibelot plus portatif, surtout dans l'Inde, où je vais sous peu descendre.

Donc, nièce Paule, à toi de résoudre le problème ; c'est ton affaire, vois-tu, beaucoup plus que la mienne.

Tu as de bonnes plumes, un bureau solide que ne balancent pas le roulis et le tangage; une lettre n'est pour toi qu'un jeu. Réponds-moi donc, et sans ambages.

Pardonne à ton vieil oncle ses questions *ex abrupto*, il ne faut pas demander, tu le sais, de savantes périphrases à un vieux *loup de mer*. Il t'aime de tout son coeur, par exemple, et comme preuve, il t'embrasse une, deux, trois, quatre fois, et fort comme le canon de la *Léonie*.

Edouard de Raymurac,
capitaine de la « Léonie ».

LE COIN DE FANCHETTE

Le lecteur me pardonnera de me présenter à lui le jour même de ma naissance. Le 30 octobre 1786, dans une maison de la cité de Québec, remplacée maintenant par le palais archi-épiscopal, un petit être bien chétif, mais très vivace, puisqu'il tient aujourd'hui la plume à l'âge de soixante-dix-neuf ans, ouvrait les yeux à la lumière. Après avoir crié jour et nuit pendant trois mois, sans interruption, sous le toit de sa grand'mère maternelle, veuve du chevalier Charles Tarieu de Lanaudière, le petit Philippe Aubert de Gaspé fut transporté à Saint-Jean-Port-Joli, dans une maison d'assez modeste apparence, ayant néanmoins la prétention de remplacer l'ancien et opulent manoir que messieurs les Anglais avaient brûlé en 1759.

Un beau jour, je me trouvai transporté comme par enchantement dans la cité de Québec. Je devais être bien jeune; car je ne sais pas comment je fis le voyage. Je suis sur la place d'armes et je vois manoeuvrer un régiment; celui de Son Altesse Royale, le duc de Kent, père de notre gracieuse souveraine, la reine Victoria. On me montra, sans doute, le Prince; mais comme je jugeais alors les hommes, comme le font beaucoup d'autres aujourd'hui, sur le plus ou moins de bruit qu'ils font, le gros tambour et surtout le grand nègre, qui agitait deux

plats d'acier au-dessus de sa tête en les frappant l'un contre l'autre en cadence, furent les deux seuls acteurs de ce spectacle si nouveau pour moi qui attirèrent toute mon attention et dont je me rappelle aujourd'hui.

Au dire de mes parents, j'étais, comme de droit, un prodige de mémoire pendant mon enfance. Quant à l'esprit, j'en fais grâce au lecteur. Dès l'âge de six ans, je savais par coeur toutes les fables du bon LaFontaine, je connaissais toutes les villes du monde, la Chine, je crois même, y comprise, et je savais assez de traits d'histoire pour désespérer les pédants les plus ferrés. Lady Simcoe, qui passait pour un bas-bleu, dit un jour à ma mère : De grâce, amenez-moi votre fils, quand vous viendrez prendre le thé ce soir : on me dit que c'est un savant.

On me promenait dans les salons de Québec, comme un petit animal rare. Quel dommage que Barnum ne fût pas alors au monde, il aurait acheté la petite bête à un prix fabuleux. Bref, Pic de la Mirandole, n'était qu'un sot, comparé au fils Philippe de ma mère.

Questionnaire

1. De quel ouvrage cette page est-elle extraite?
2. Pourquoi l'auteur a-t-il intitulé le chapitre dont cette page fait partie : Le coin de Fanchette?
3. Montrez, dans un tableau synoptique l'idée principale et les idées secondaires des quatre paragraphes de l'extrait.
4. N'y a-t-il pas quelque chose de désagréable dans le fait de se mettre soi-même en scène? Monsieur de Gaspé vous semble-t-il se surfaire lui-même?
5. Qu'est-ce qui vous plaît dans ce petit morceau?
6. Quelles qualités du style y sont surtout remarquables?
7. Explication des mots suivants : Charles Tarieu de Lanaudière, John Graves Simcoe, — Manoir, enchantement, tambour, pédant, ferré, bas-bleu, Barnum, Pic de la Mirandole.

8. Analysez grammaticalement les mots en italique et logiquement toute la phrase : Le 30 octobre 1786, *dans une maison de la cité de Québec, un petit être bien chétif mais bien vivace, puisqu'il tient la plume à l'âge de 78 ans, ouvrait les yeux à la lumière.*

9. Dites quelques mots de Philippe Aubert de Gaspé.

COMPOSITION. — Vous vous rappelez certainement quelques traits de votre petite enfance. Racontez-en un ou deux qui vous ont laissé une plus profonde impression.

LA MAISON PATERNELLE

Depuis que mes cheveux sont blancs, que je suis vieux,
Une fois j'ai revu notre maison rustique,
Et le peuplier long comme un clocher gothique,
Et le petit jardin tout entouré de pieux.

Une part de mon âme est restée en ces lieux
Où ma calme jeunesse a chanté son cantique.
J'ai remué la cendre au fond de l'âtre antique,
Et des souvenirs morts ont jailli radieux.

Mon sans-gêne inconnu paraissait malhonnête,
Et les enfants riaient. Nul ne leur avait dit
Que leur humble demeure avait été mon nid.

Et quand je m'éloignai, tournant souvent la tête,
Ils parlèrent très haut, et j'entendis ceci :
— Ce vieux-là, pourquoi donc vient-il pleurer ici ?

Pamphile LEMAY.

Questionnaire

1. D'où cette pièce est-elle extraite?
2. Quel est le fond de cette pièce?
3. Quelle en est la forme?
4. Qu'est-ce qu'un sonnet?
5. Quelles sont les règles qui régissent la structure du sonnet?
6. Caractérisez le style de cette pièce.
7. Quelle image l'adjectif « rustique » évoque-t-il?
8. Quelle figure trouvez-vous dans le troisième vers?
9. Relevez les idées et les sentiments religieux dans la pièce.
10. Ces évocations religieuses s'expliquent-elles par la vie de l'auteur?
11. Quels sens peuvent être ici attribués au mot « âtre »?
12. A quelle école de poésie Lemay appartient-il?
13. Quelle forme revêt sa versification? Etudiez la versification dans ce sonnet.
14. Définissez les mots suivants? Rustique; Clocher gothique; Pieu; Atre; Antique; Nid; Ce vieux-là.
15. Analysez grammaticalement et logiquement: « Nul ne leur avait dit » « Que leur humble demeure avait été mon nid. »
16. Quelle est la nature de tout dans « tout entouré »?
17. Quelle est la fonction de « maison rustique », « peuplier », « jardin »?
18. Courte biographie et oeuvres de Pamphile Lemay.

COMPOSITION FRANÇAISE: Décrivez le lieu de votre naissance (ville ou village) et dites quels sont les plus touchants souvenirs que son image vous rappelle.

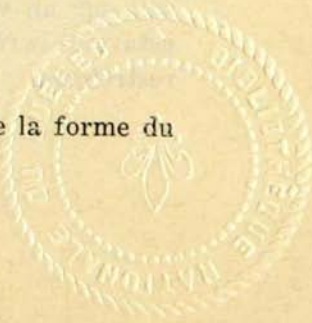
LE VIEUX HANGAR

Et quand chaque année les absents retournaient à ce foyer, de la colline voisine où ils le pouvaient apercevoir, ils saluaient déjà le vieux logis, et il leur semblait qu'alors celui-ci s'enveloppait, pour les mieux accueillir, d'une atmosphère de joie, que ses fenêtres avaient de bons regards, et qu'il dilatait, jusqu'à rompre, sa façade vieillie et penchée.

Et eux, en le revoyant, ils se sentaient aussi rajeunis et redevenir enfants. Chaque pierre du chemin, chaque arbre, chaque fleur du jardin, l'herbe verte qui s'allonge en tapis à l'un des bouts de la maison, la barrière qui a fini par rester toujours ouverte à force d'avoir laissé passer, la courte montée bordée de petits érables qui ont toujours mal poussé, et le sable rouge répandu devant la porte, toutes ces choses, banales pour l'étranger leur étaient familières, leur rapportaient des parfums et des parcelles de vie, et les faisaient entrer peu à peu et pénétrer dans les souvenirs qu'évoquait à leur mémoire la seule image du vieux fournil.

Questionnaire

1. D'où cette page est-elle extraite?
2. Quelles sont les deux grandes parties du chapitre auquel appartient l'extrait?
3. Faites le résumé de ce chapitre.
4. Localisez dans ce chapitre le paragraphe à analyser.
5. Reconstituez le plan du texte à analyser.
6. Caractérisez le fond de ces lignes.
7. Caractérisez-en le style, par l'étude *a)* de la forme du paragraphe descriptif ; *b)* des images.



8. Quelles règles de syntaxe régissent les participes dans :
vus grandir ? laissé passer ?

9. Analysez grammaticalement les mots soulignés dans la
phrase suivante :

« De la *colline* où ils *le* pouvaient *apercevoir*, ils saluaient
le vieux logis. . . il *leur* semblait *qu'*alors celui-ci *s'*enveloppait
pour les mieux *accueillir*. »

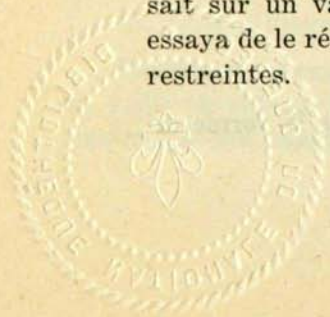
10. Que savez-vous de l'auteur ?

COMPOSITION FRANÇAISE.—Description d'une pièce fami-
lière.

L'INTENDANT JEAN TALON

Quand on considère l'oeuvre accomplie par Talon et qu'on
la compare à celle accomplie par Colbert en France, on est
frappé des analogies qu'elles présentent. L'intendant n'était
pas indigne du ministre. Pendant que celui-ci, en pleine lumière
et en pleine gloire, s'affirmait par une série d'actes éclatants et
d'ordonnances fameuses comme restaurateur des finances, du
commerce, de l'industrie, de la marine ; celui-là, loin de la scène
brillante où s'édifiaient les renommées, déployait toutes les res-
sources d'une intelligence supérieure pour organiser ici un
système administratif et financier, pour faire entrer notre
pays naissant dans la voie du progrès commercial, industriel
et maritime. Talon, c'est un Colbert colonial ; ce que l'un fai-
sait sur un vaste théâtre et avec de vastes moyens, l'autre
essaya de le réaliser sur un petit théâtre et avec des ressources
restreintes.

THOMAS CHAPAIS.



Questionnaire

1. Quelle est la nature de ce morceau?
2. Qu'est-ce qu'un parallèle en littérature? Comment peut-on procéder pour faire un parallèle?
3. Rétablissez le plan suivi par l'auteur.
4. Quelle idée générale constitue le fond de ce parallèle?
5. Pourquoi l'auteur nous fait-il remarquer qu'il n'y a que des *analogies* entre les oeuvres de Colbert et de Talon?
6. Montrez que M. Chapais oppose rigoureusement les expressions aux expressions dans ce parallèle.
7. Ce jugement de M. Chapais est-il conforme à la vérité historique? Prouvez-le brièvement.
8. Prouvez par des exemples tirés du morceau que la langue de M. Chapais est *a)* claire (termes exacts et phraséologie très simple); *b)* ferme (expressions énergiques et qui rendent le caractère des deux personnages); *c)* imagée (figures nombreuses: antithèses, litote, métaphores).
9. Etude de mots: oeuvre, analogie, intendant, ministre, acte, ordonnance, restaurateur, finances, commerce, marine.
10. Analysez grammaticalement et logiquement: l'intendant n'était pas indigne du ministre.
11. Biographie de l'auteur.

COMPOSITION FRANÇAISE. —Faites un parallèle entre Mme de Sévigné et Mme de Maintenon considérées comme épistolières.

JACQUES CARTIER

Marin, grande est ton oeuvre et sans tache est ta gloire.
Aussi l'écho puissant d'un siècle qui finit
Aux descendants des preux rappelle ta mémoire,
Et fils d'un grand passé, le présent te bénit.

Pourtant nul marbre ici ne redit ton histoire ;
Mon regard cherche en vain ton nom sur le granit.
Rien ne reste de toi sur ce haut promontoire
Où, par surprise, un jour, l'aigle anglais fit son nid !

Console-toi ! le temps, de sa puissante griffe,
Attaquant sans remords le marbre pur, y biffe
Les grands noms qu'y grava le ciseau du sculpteur.

Mais dans nos coeurs, tu peux, des ans, braver l'outrage.
Jusqu'aux bornes du temps, sans souci du naufrage,
Laisse voguer ta nef, ô grand navigateur !

Adolphe POISSON.

Questionnaire

1. A quelle occasion fut composé ce sonnet ?
2. L'auteur pourrait-il dire maintenant que nul monument ne redit l'histoire de Cartier à Québec ?
3. Comment pouvez-vous diviser ce sonnet ?
4. Donnez le plan suivi par l'auteur (tableau synoptique).
5. Relevez les inversions qui se trouvent dans cette pièce.
6. Pouvez-vous expliquer ces vers :

Rien ne reste de toi sur ce haut promontoire,
Où, par surprise, un jour, l'aigle anglais fit son nid !

7. Justifiez l'emploi de la figure :

L'aigle anglais fit son nid.

8. Donnez une appréciation générale de ce sonnet.

9. Analysez logiquement :

L'écho puissant d'un *siècle qui finit*
Aux *descendants* des preux *rappelle ta mémoire.*

10. Analysez grammaticalement les mots en italiques.

LOUIS VEUILLOT

Né de parents pauvres, dans une obscure campagne de France, obligé de s'instruire tout seul, pour ainsi dire, il a rempli le monde entier du bruit de son nom. Pendant trente ans, il a été, parmi les laïques, la figure la plus en évidence de l'Europe. Et c'est par la force de son génie, par la puissance de sa voix, par la fermeté inébranlable de ses convictions, qu'il attirait les regards de tous ses contemporains. Il n'avait à sa disposition ni la fortune, ni le pouvoir, ni la réclame complaisante; il a brillé par le seul éclat de l'immense talent dont Dieu l'avait doué et par le saint usage qu'il a toujours fait des belles facultés qu'il avait reçues du ciel... Il a porté la guerre partout, dans la politique, dans les sciences, dans les lettres. Il a brisé à coups de hache les barrières et les obstacles élevés par le paganisme moderne pour empêcher la doctrine de Jésus-Christ de circuler librement parmi toutes les classes de la société. Il a lutté corps à corps avec les ennemis de l'Eglise, les terrassant toujours... Au milieu des terribles luttes de sa longue carrière, il a su conserver une douce piété, une tendre dévotion que l'ardeur des combats n'a jamais pu altérer.

J.-P. TARDIVEL.

Questionnaire

1. Quel sentiment inspire cette page?
2. Quelle en est l'idée générale?
3. Comment l'auteur la développe-t-il?
4. Donnez la division du morceau.
5. Quelle est la qualité dominante du fond?
6. A quel genre appartient cette page?
7. Quelle en est la forme?
8. Faites ressortir la vigueur du style dans le choix des idées secondaires.
9. Citez en les expliquant les expressions fortes du texte.
10. Quelle idée particulière ajoutent aux idées secondaires les termes suivants: *Obscure* campagne — fermeté *inébranlable* — *paganisme* moderne — *longue* carrière — *tendre* dévotion?
11. Définissez les mots suivants: Génie — réclame — faculté — terrasser — altérer.
12. Analysez logiquement: « Il n'avait à sa disposition ni la fortune, ni le pouvoir, ni la réclame complaisante; il a brillé par le seul éclat de l'immense talent dont Dieu l'avait doué et par le saint usage qu'il a toujours fait des belles facultés qu'il avait reçues du ciel. »
13. Dites ce que vous savez de l'auteur.
14. Composition. — Sujet proposé: Esquissez 1o le portrait de Louis Veuillot, ou 2o votre propre portrait.
Canevas: 1o D'après une gravure représentant Louis Veuillot, esquissez son portrait physique et les traits moraux qui peuvent se lire sur sa physionomie.
2o En faisant votre portrait, parlez de votre taille, de votre démarche, de votre allure; décrivez les détails physiques: têtes, traits, yeux, etc.; ajoutez les détails de votre caractère qui se peuvent déduire de votre extérieur.

LE LABOUREUR

Derrière deux grands boeufs ou deux lourds percherons,
L'homme marche courbé, dans le pré solitaire,
Ses poignets musculeux rivés aux mancherons
De la charrue ouvrant le ventre de la terre.

Au pied d'un coteau vert noyé dans les rayons,
Les yeux toujours fixés sur la glèbe si chère,
Grisé du lourd parfum qu'exhale la jachère,
Avec calme et lenteur, il trace ses sillons.

Et rêveur quelquefois il ébauche un sourire,
Son oreille déjà croit entendre bruire
Une mer d'épis d'or, sous un ciel de feu.

Il s'imagine voir le blé gonfler sa grange,
Il songe que ses pas sont comptés par un ange
Et que le laboureur collabore avec Dieu.

WILLIAM CHAPMAN,

(*Les Aspirations.*)

Questionnaire

1. Quelle est la nature de cette pièce de vers? D'où est-elle tirée?
2. Rétablissez le plan que s'est tracé l'auteur.
3. Que pensez-vous du portrait du laboureur?
4. La description du travail vous satisfait-elle? pourquoi?
5. L'attitude du laboureur vous semble-t-elle naturelle?
6. Le rêve du laboureur ne vous semble-t-il pas un peu mystique pour un homme des champs?

7. Les règles du sonnet sont-elles scrupuleusement observées dans cette pièce?

8. Indiquez les rimes riches qui se rencontrent dans ce sonnet.

9. Y a-t-il des enjambements? où?

10. Relevez trois métaphores et une métonymie dans ces vers.

11. Définissez les mots suivants: Boeuf, percheron, pré, solitaire, musculeux, river, noyer, glèbe, griser, jachère, sillon, ébaucher, bruire, épi, blé, grange, collaborer.

12. A quels temps peut se conjuguer le verbe *bruire*?

13. Analysez grammaticalement et logiquement: Il songe que ses pas sont comptés par un ange.

14. Courte biographie de l'auteur.

COMPOSITION. — Décrivez une scène champêtre dont vous avez été témoin.

À L'ORÉE DU BOIS

L'astre du jour versait sa gloire au firmament;
Midi chantait, joyeux, au clocher du village,
Et je dînais de pain, de fruits et de laitage,
Au pied des sapins verts pleins de bourdonnement.

Le soc de la charrue, ainsi qu'un diamant
Luisait sur le sillon. Mon cheval en l'herbage,
Le long du vaste chaume et d'un tas de branchage,
Broutait, faisant siffler sa queue, en piaffant.

La grive au bout d'un pieu roulait sa turlutaine;
Une perdrix, drapée en sa grise futaine,
Par ses doux gloussements, appelait ses perdreaux.

Alors, je m'endormis au parfum des fougères,
Aux soupirs des sapins sous les brises légères,
Et dans le rêve heureux des anciens pasteurs.

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Questionnaire

1. Comment pouvez-vous diviser ce sonnet?
2. Rétablissez le plan suivi par l'auteur.
3. A quelle Ecole littéraire semble se rattacher ce sonnet? Quels sont les représentants les plus illustres de cette Ecole?
4. Pourquoi dites-vous que le sonnet de M. Doucet semble se rattacher à cette Ecole?
5. Citez quelques vers très sonores de la pièce. Citez-en d'autres plus doux mais fort jolis?
6. Relevez dans la pièce des métaphores, une comparaison, une prosopopée, une métonymie, et donnez la définition de chacune de ces figures.
7. Définissez : Gloire, chaume, branchage, brouter, siffler, piaffer, turlutaine, futaine, gloussement, pastoureau, orée.
8. Courte biographie de l'auteur.

COMPOSITION. — Voici un sonnet intitulé « Soir », d'Albert Samain, poète français né en 1859, mort en 1900.

Comparez « Soir » avec « A l'orée du Bois » de M. Doucet, et dites laquelle des deux pièces vous plaît davantage. Donnez les raisons de cette préférence.

« SOIR »

Le ciel comme un lac d'or pâle s'évanouit;
On dirait que la plaine, au loin déserte, pense ;
Et dans l'air élargi de vide et de silence
S'étanche la grande âme triste de la nuit.

Pendant que çà et là brillent d'humbles lumières,
Les grands boeufs accouplés rentrent par les chemins;
Et les vieux en bonnet, le menton sur les mains,
Respirent le soir calme aux portes des chaumières.

Le paysage, où tinte une cloche, est plaintif
Et simple comme un doux tableau de primitif
Où le Bon Pasteur mène un agneau blanc qui saute.

Les astres au ciel noir commencent à neiger,
Et là-bas, immobile au sommet de la côte,
Rêve la silhouette antique d'un berger.

QUAND NOUS MARCHIONS AU CATÉCHISME

...Un enfant qui marchait au catéchisme ne devait pas jouer bruyamment, ne devait pas dénicher les oiseaux, ne devait pas tirer la queue des chats, ne devait pas faire de grimaces! Pensez donc, c'est si laid et si le vent allait revirer. . . Et ce n'était là que la morale de grand'mère. Mais à celle-là, il fallait ajouter la morale de maman: plus de pieds de nez, plus de chiquenaudes; on ne pouvait plus même pincer la petite soeur!. Ah! chère maman et chère grand'maman, vous en êtes-vous assez servi de votre argument suprême pour réprimer nos plus innocentes infâmeries: « Oui, disiez-vous, c'est bien joli pour un enfant qui marche au catéchisme!. . . » Et chaque fois nous baissions la tête, absolument confus, démolis, et d'un bond nous remontions dans le sentiment de notre dignité.

Du moins, nous pouvions nous reprendre quelque peu à l'église, à l'heure des récréations. Monsieur le Curé, lui, laissait courir les petits garçons; en somme, il ne leur défendait que d'aller du côté des petites filles. Nous pouvions jouer à la barre, à la pelote, et même aux marbres, surtout à la poignée et à la devinette.

Il faut joindre à ces amusements les distractions du catéchisme, par exemple, les réponses si drôles faites à M. le Curé. Certains soirs, nous arrivions en coup de vent : « Maman, grand'maman, eh bien ! vous savez, le petit Jacques Lauzon de la Petite Côte. . . Imaginez donc qu'il a dit à M. le Curé qu'il y avait trois dieux!!! » Et maman et grand'maman qui se consternaient et qui ajoutaient : « Petit pas fin, c'est sûr, il va se faire renvoyer ! ». . . Se faire renvoyer, ah ! la voilà bien l'affreuse menace qui nous a tant torturés ! Monsieur le Curé avait le don de la laisser planer sur la tête de tous, même sur la tête des plus forts et des premiers qui prenaient place près de lui au bout du long banc dans le chemin couvert. Se faire renvoyer du catéchisme, nous le savions tous, c'était là le suprême déshonneur dont jamais l'on ne pouvait se laver. De mon temps, on parlait encore, dans la paroisse, d'un tel renvoyé trois fois et qui avait dû, en fin de compte, communier par charité et en grandes culottes, s'il vous plaît.

Abbé LIONEL GROULX,
(*Les Rapailages.*)

Questionnaire

1. D'où cette pièce est-elle tirée ?
2. Quelle en est l'idée générale ?
3. Comment la page à analyser peut-elle se diviser ?
4. Reconstituez le plan de cette page.
5. Quel procédé l'auteur a-t-il employé pour mettre en lumière l'idée générale du morceau ?
6. Montrez que l'auteur a réussi à éclairer pour nous le sujet à traiter.
7. Les idées s'unissent-elles dans cette page par des transitions heureuses ? Prouvez-le.
8. A quel genre littéraire ce morceau se rattache-t-il ?

9. Quelle en est la forme?

10. Etudiez-en le style du point de vue:

a) des mots et des expressions pittoresques;

b) de l'allure vivante, naturelle et variée de la phrase.

11. Définissez les mots suivants: Revirer, morale, pied de nez, chiquenaude, marcher.

12. Donnez les règles de syntaxe appliquées aux mots en italique dans les expressions suivantes:

« On ne pouvait plus *même* pincer... »

« Vous en êtes-vous *servi* de... »

« Du moins nous pouvions nous reprendre *quelque* peu... »

« Et qui avait *du*... »

13. Analysez grammaticalement:

« Ah! maman et grand'maman, vous en êtes-vous assez
[servi de votre argument.] »

14. Analysez logiquement:

« Oui, disiez-vous, c'est bien joli pour un enfant qui
[marche au catéchisme.] »

15. Dites quelques mots de l'auteur et de son oeuvre.

COMPOSITION. — Après avoir étudié la page de M. l'abbé Groulx, vous évoquerez le souvenir de votre préparation à la première communion. Cette préparation a-t-elle eu le cachet de celle de l'auteur? Dites en quoi elle y ressemble; dites comment elle en diffère. Exposez le détail qui, en cette préparation, vous a fait la plus vive impression. Terminez en disant en peu de mots quel souvenir vous en gardez.

L'ÉGLISE

Du plus loin que je vois mes heures de jeunesse,
L'église m'apparaît, avec son fin clocher,
Je songe aux premiers jours où j'allais à la messe,
Et je revois la nef où j'écoutais prêcher.

J'entends les grelots clairs, les lourdes carrioles,
Qui passaient, à grand train, les soirs de la minuit.
Je vois les lampions, les feux, les banderoles,
Et la lampe du choeur qui brillait, dans la nuit! . . .

L'église, c'est le coeur des paroisses rustiques;
C'est leur âme qui vibre, en sa cloche d'airain.
L'église est le témoin des âges héroïques
Qu'ont vécu nos aïeux, dans leur labeur serein! . . .

Sans elle, il n'est plus rien de ta grâce, ô campagne,
Sans elle, il n'est plus rien de ta sublimité;
Sans la croix, ta céleste et fidèle compagne,
Un grand deuil régnerait au fond de ta beauté! . . .

Ah! puisses-tu garder ta ferveur ancienne,
O race de croyants, bon peuple de chez-nous!
Nulle gloire, ici-bas, n'égalerait la tienne,
Car un peuple n'est grand et n'est beau qu'à genoux!

BLANCHE LAMONTAGNE,
(*Par nos champs et nos rives.*)

Questionnaire

1. Dites l'origine de la pièce.
2. Par quel sentiment est-elle inspirée?
3. Quelle en est l'idée générale?

4. Comment cette idée générale se développe-t-elle?
5. Tracez le plan du morceau.
6. Par quelle qualité se caractérise surtout le fond du morceau?
7. Dans quel genre peut-on placer ces vers? Pourquoi?
8. Comment est constituée la pièce?
9. Montrez par des exemples que vous expliquerez la vérité de la peinture 1o dans les termes, 2o dans les détails, 3o dans les symboles.
10. Dites comment le style est ici naturel.
11. A quoi tient la sincérité dans cette pièce?
12. Montrez que la gradation dans l'idée détermine l'évolution dans le sentiment.
13. Définissez : Nef—Grelot—Carriole—Banderole—Rustique.
14. Analysez logiquement :

*Du plus loin que je vois mes heures de jeunesse,
L'église m'apparaît avec son fin clocher.*

15. Analysez grammaticalement les mots soulignés dans la phrase précédente.
16. Quelle est la règle d'accord du participe dans : « *Qu'ont vécu nos aïeux* » ?
17. Dites de l'auteur : a) Année et lieu de naissance ; b) Ses oeuvres ; c) Le jugement de l'abbé Camille Roy sur l'auteur.

COMPOSITION.—*Sujet proposé* : « Le premier jour où j'allai à la messe ».

Canevas : Rappelez le jour où vous avez assisté à la messe pour la première fois : circonstances, incidents, impressions ; choses qui vous ont davantage frappée. Visez à la couleur locale et à la vie dans cette narration.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Le corbeau et le renard (<i>La Fontaine</i>).....	5
Le loup et le chien (<i>La Fontaine</i>).....	7
La besace (<i>La Fontaine</i>).....	9
La mort et le bûcheron (<i>La Fontaine</i>).....	12
Le loup et la cigogne (<i>La Fontaine</i>).....	14
Le laboureur et ses enfants (<i>La Fontaine</i>).....	15
Le lièvre et la tortue (<i>La Fontaine</i>).....	17
Le héron (<i>La Fontaine</i>).....	19
Le chat, la belette et, le petit lapin (<i>La Fontaine</i>).....	22
Les alcyons (<i>Saint François de Sales</i>).....	25
Boileau (<i>Boileau</i>).....	26
Les Romains (<i>Bossuet</i>).....	29
Conseils d'un père (<i>Fénelon</i>).....	31
La comète (<i>Madame de Sévigné</i>).....	32
L'examen du général Drouot (<i>Lacordaire</i>).....	33
Lettre à Mgr Parisi (<i>Louis Veuillot</i>).....	34
La sainte Vierge (<i>Henri Lasserre</i>).....	37
Hommage à mes parents (<i>Pasteur</i>).....	48
La campagne romaine (<i>René Bazin</i>).....	50
Lettre d'Eugénie de Guérin	51
Le coin de Fanchette (<i>P.-A. de Gaspé</i>).....	55
La maison paternelle (<i>Pamphile Lemay</i>).....	57
Le vieux hangar (<i>Mgr C. Roy</i>).....	59
L'intendant Jean Talon (<i>Thomas Chapais</i>).....	60
Jacques Cartier (<i>Adolphe Poisson</i>).....	62
Louis Veuillot (<i>J.-P. Tardivel</i>).....	63
Le laboureur (<i>William Chapman</i>).....	65
A l'orée du bois (<i>Louis-Joseph Doucet</i>).....	66
Quand nous marchions au catéchisme (<i>Abbé Lionel Groulx</i>).....	68
L'église (<i>Blanche Lamontagne</i>).....	71

